

Le Canard

MONTREAL, 19 AOUT 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 30 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

En Voyage

NEW LONDON, 14 Août 1882.

Le *Canard*, dégoûté de la politique, de la chaleur, de l'inconstance de la température, de la vanité des choses humaines en général et des prédictions de Vennor en particulier, s'est transporté personnellement l'autre jour vers les côtes de l'océan Atlantique où il a respiré à pleins poumons l'odeur du goudron, le parfum du matelot. Avant d'aller plus loin, il croit devoir rendre compte à ses lecteurs des impressions qu'il a ressenties.

Le rhume de cerveau est-il chez les indigènes de la Nouvelle-Angleterre une maladie acquise ou héréditaire ? C'est ce que le *Canard* s'est demandé. Puis il a pris la parole et ne s'est rien répondu. Ce qu'il y a de bien certain c'est que tous les *Yankées* parlent du nez. Jusqu'aux grandes *Yankéennes* et aux petits *Yankéens* qui nasillent à rendre des points au canard le plus accompli, à la clarinette la plus enrhumée.

Et puis tout ce monde-là parle l'anglais, tous jusqu'aux enfants. Si jeunes encore et savoir l'anglais ! Où ont-ils pu apprendre cela ? On a bien raison de dire que les Américains sont ingénieux.

De l'autre côté de la frontière on a trouvé un endroit nommé Highgate Springs, ce qui, en langage vulgaire, veut dire les ressorts de la barrière-haute. Effectivement cet endroit est un *ressort d'été*, comme qui dirait un *summer resort*, pour me servir d'une expression empruntée au dialecte des Américains. Ce que j'en dis ici c'est

(A continuer.)

M. Croknuff, j'ai acheté la baleine. Je l'ai payée, donc elle m'appartient... —Je ne réclame pas la baleine, mais...

—Mais l'être que vous voyez là se trouvait dans la baleine au moment de l'achat, donc il était compris dans l'achat ! J'y tiens beaucoup ! beaucoup que diable ! vous ne pensez pas, maintenant qu'il est le pensionnaire le plus important de mon aquarium, que j'irais bénévolement vous en faire cadeau ; je l'ai, je la garde !

Farandoul avait passé de la joie à la surprise et de la surprise à la colère, il saisit M. Croknuff à la gorge et s'appretait à le lancer à travers le vitrage de l'aquarium où Mysora tremblante implorait son secours, lorsque la police qu'on était allé chercher, s'interposa.

—Je mets ma propriété sous la sauvegarde de l'autorité ! criait M. Croknuff sous l'étreinte de Farandoul, je suis citoyen australien, j'ai droit pour ma personne et mes biens, à la protection des lois !

Comment peindre la rage de Farandoul ? Comment dire les projets de massacre qui bouillonnèrent dans sa tête ? Aussitôt sorti des mains de la police, il s'était précipité vers le mouillage de la *Belle Libéadie*, et rassemblant ses hommes sur le pont, il les avait mis au courant des événements.

Pour toute réponse, un cri unanime de vengeance sortit de leurs bouches. Immédiatement les matelots s'armèrent de revolvers et de lances d'abordage et, après avoir laissé le navire sous la garde de deux hommes se dirigèrent vers Melbourne.

Farandoul, avant de se lancer sur l'aquarium, voulut attendre la nuit dans la crainte de causer un trop grand émoi dans Melbourne. Ce fatal délai perdit tout ! Le rusé Croknuff l'avait fait suivre jusqu'à son navire par l'un des gardiens de l'aquarium, et cet homme ayant vu les matelots débarquer avec des intentions peu pacifiques avait en route hâte rebroussé chemin pour avertir son maître.

Croknuff n'avait pas perdu de temps l'aquarium avait rapidement été mis en état de défense ; l'autorité prévenue avait envoyé à son secours un bataillon de la milice provinciale avec deux canons et quarante hommes de la police australienne à cheval.

Dès que les ombres de la nuit s'étendirent sur la ville, Farandoul et sa petite troupe se mirent en marche.

En arrivant à l'aquarium, les marins se heurtèrent au campement. Farandoul pâlit à la vue des feux de bivouac ; néanmoins, il s'avança bravement jusqu'au premier poste.

—Halte-là ! qui vive ? crièrent les vedettes.

Et comme les marins avançaient toujours, un coup de feu fut tiré en l'air. Un officier et quelques hommes à cheval accoururent. Farandoul commença à parlementer avec l'officier et il obtint de pénétrer seul jusqu'au seuil de l'aquarium ; là il essaya d'obtenir par l'éloquence ce qu'il ne pouvait prendre par la force.

Tout fut inutile.

—Monsieur, lui dit en terminant le colonel, je suis désolé pour vous personnellement, de ne pouvoir acquiescer à vos désirs : je comprends tout ce que les motifs qui vous guident peuvent avoir de respectable, mais la loi est la loi, et la propriété de tout Anglais est sacrée ! Comme militaire, je dois protéger la sécurité publique et mon devoir serait de vous forcer à vous réembarquer, à moins que vous ne consentissiez à abandonner tous projets hostiles.

—Jamais ! j'aurai Mysora de gré ou de force.

—Alors monsieur, c'est la guerre ! répliqua-t-il ; si vous osez attaquer vous trouverez devant vous toutes les forces de l'état de Victoria, toutes les forces de l'Australie et toutes celles de la vieille Angleterre !

pour faire ressortir le fait que j'ai déjà appris l'anglais.

J'ai cela de commun avec les médecins que je me livre à l'étude des langues, surtout lorsqu'on me les montre. Grâce au génie puissant dont la nature m'a doué, j'ai bientôt fait de découvrir le génie d'un dialecte et quand une fois je l'ai découvert je voudrais bien voir quelqu'un venir le ouvrir.

Je viens de parcourir plusieurs centaines de milles, en chemin de fer, sur le territoire Américain. J'ai aussi fait cent milles sur l'océan, mais pas en chemin de fer, cette fois.

Nos lecteurs connaissent la chanson qui commence ainsi :

L'amer m'attend, l'absinte du jardin,
Servez-nous donc du whiskey pour deux hommes,
Je suis Breton et je suis marchand d'hommes,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.

Celui qui exhalait ainsi son âme dans un quatrain poétique était évidemment un constructeur de chemin de fer. Ces entrepreneurs ne doutent de rien, mais ce n'était pas Sénéchal, car si le dictateur de la province de Québec eut dit cela, il l'aurait fait.

Lorsqu'il a dit qu'il construirait un chemin de fer sur la glace, il l'a construit, n'est-ce pas ?

Il est vrai que les glaces ne se sont pas gelées pour emporter toute la boutique. Mais on m'assure que jamais personne n'a construit de chemin de fer sur l'Atlantique, et, comme je n'en ai pas vu, je n'ai aucune raison de supposer qu'on ait voulu me blaguer. J'espère qu'on me tiendra compte du fait que je parle de glace par une chaleur accablante comme celle dont nous sommes gratifiés. Si je puis réussir à jeter un froid sur mes compatriotes achalés, j'aurai bien mérité de la patrie.

D'après ce que j'ai pu voir, la moitié de la population américaine voyage, l'autre moitié travaille dans les manufactures, la troisième moitié se baigne et la quatrième moitié exploite les voyageurs et les baigneurs assez idiots pour tomber dans ses filets.

On trouvera peut-être étrange qu'il y ait tant de moitiés dans la Nouvelle Angleterre. Si vous alliez au lac salé c'est là que vous en verriez des moitiés. Le défunt Brigham Young, de conjugale mémoire, s'en payait dix-neuf à lui seul. L'excès du bonheur l'a tué. Les mormons devraient venir habiter les centres manufacturiers, ce qui leur permettrait d'utiliser la surabondance de stock matrimonial qu'ils ont en mains en faisant travailler dans les manufactures leurs douces, leurs tendres, leurs aimables et leurs indulgentes moitiés. L'onde marine est moite autant que salée, c'est pour cela que je vous entretiens sans cesse de ce moitié.

En nous rendant à Block Island, une île de l'océan atlantique, surnommée la Bermude du Nord, plusieurs personnes ont éprouvé le mal de mer qu'il ne faut pas confondre avec *enfantillage*. Les femmes sont, plus que les hommes, sujettes à ce petit désagrément, surtout lorsqu'elles ont passé par la Pointe aux Pères. Aussi plusieurs dames ont-elles été obligées de payer leur tribut à la nature.

Une grosse dame surtout se distinguait par sa stature imposante et l'un de mes compagnons me faisait remarquer qu'elle avait un *port de mère*. On prétend que les habitants de

la Nouvelle-Angleterre aiment le lard. Le *Baked Beans* est leur mets favori. Les haricots abondent mais il est évident que le lard fait défaut puisqu'on voit une bonne partie de la population se diriger vers les côtes maritimes à la recherche des *ports frais*.

La Bourse et la Banque.

PARODIE.

La coulisse montant
Depuis longtemps,
Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue.
Pas le moindre particulier
Voulant vendre ou acheter.
Elle alla crier famine
Chez la Banque, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque argent pour tripoter
Jusqu'à la hausse nouvelle.
Je vous rendrai, lui dit-elle,
Avant peu, sans aucun mal,
Intérêt et capital.
La Banque n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
—Et que f'isiez-vous au court-haut ?
Demanda-elle à l'emprunteuse.
—A tout propos, à tout venant,
Je montais, ne vous déplaie.
Vous montiez, j'en suis fort aise.
Eh bien ! baissez maintenant.

FREDERIC COUREY.

COUACS.

L'Événement est responsable de l'éjaculation suivante :

Ce sera la meilleure manière de mettre en pratique les « magnifiques éjaculations oratoires » annuelles sur le patriotisme et l'union canadienne-française « qui sortent étincelantes, comme de vieilles boucles époussetées et repolies, de la bouche des orateurs.

On nous informe que des jeunes gens de Ste Rose ont donné dernièrement une soirée au profit d'une bonne œuvre : jusque-là rien de mal. Or il paraît qu'ils ont joué comme des buses, passe encore jusque-là, ces choses-là, ça se voit, mais ils ont empoché tout l'argent sans rien donner à la bonne œuvre en question.

Voilà justement où le bât blesse ceux qui ont payé les violons. Un tel procédé n'est guère pardonnable, excepté dans le cas où les recettes ne peuvent couvrir les dépenses.

Nous nous rappelons avoir entendu parler d'un homme qui avait donné un concert au profit des Polonais. Le concert eut lieu devant un auditoire peu nombreux, mais distingué, et la fête, une fois terminée, les Polonais devaient \$12 à l'organisateur.

Or, dans le cas actuel, il paraît que la soirée a rapporté au delà de \$40. Ceux qui ont fourni cette somme sont mécontents et ne veulent plus qu'on les traite comme s'ils étaient des beignets de Ste. Rose.

Gaietés de la rue.
Lu dans un café :
ICI ON FUME DEHORS.

Sur le boulevard :
—Comme vous êtes triste !
—Je dois ; je ne puis payer.
—Bon ! Eh bien ! vous êtes tranquille : laissez l'inquiétude à votre créancier.

On citait devant MM. Prudhomme et Picquoiseau ce vers bien connu de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.
—Une île à toujours des bords ! dit alors l'ami Prudhomme d'un ton sentencieux.

—Et la preuve, ajouta Picquoiseau, d'un air triomphant, c'est qu'on dit continuellement : « les bords du Nil.

Trois dépêches :
Gontran de la Haute-Gomme est fatigué de son hiver. On lui a ordonné les eaux. Il vient d'arriver à... où il doit séjourner un mois.

Sa mère, la comtesse de la Haute-gomme, lui a donné un portefeuille contenant deux mille francs pour ses dépenses.

En arrivant à..., Gontran se rend au cercle le soir même et perd ses cent louis.

Le lendemain il expédie à sa mère la dépêche suivante :

—Envoyez argent. Perdu portefeuille.

Puis il se rend du côté du Casino sans un sou en poche.

Il rencontre un ami, lui emprunte dix louis, retourne au cercle et gagne cinq mille francs.

Nouvelle dépêche à sa mère :

—N'envoyez pas argent. Retrouvé portefeuille.

Mais le soir, déveine complète. Plus un liard... L'ami également décafé.

Troisième dépêche :

—Envoyez argent. Ai bien retrouvé portefeuille mais avec rien dedans. Historique.

La scène est dans un café du boulevard, salle de billard.

Deux habitués, chauves comme leurs billes, s'escriment au carambolage.

Premier chauve. — Les billes se touchent.

Second chauve. — Je vous demande pardon : il y a du jour.

Le garçon de salle est fait juge.

—Messieurs, dit-il, le cas est douteux : essayez de faire passer un cheveu.

Tête des joueurs !

LE SURINTENDANT AMOUREUX

Le surintendant E. J. O'Neill, du corps de police fédéral, à Ottawa, Canada, a parlé comme suit au représentant de l'un des principaux journaux d'Ottawa : « Je suis tellement amoureux de ce remède merveilleux qui a nom l'huile St Jacob. J'en ai toujours chez moi ainsi qu'à mon bureau ; et si mon devoir m'appelait à partir dans une heure pour aller à mille milles d'ici, l'huile St Jacob serait certainement mon compagnon de voyage. C'est le remède le plus merveilleux du monde entier, sans exception aucune, je crois. Toute ma famille a été guérie par ce remède. Nous l'avons employé pour vingt maux divers, et nous avons remarqué qu'il vaut une dizaine de médecins. Mes hommes de la police fédérale s'en servent constamment, et croient avec raison qu'il n'y a rien de tel. Je crois que c'est l'Élixir Vita qu'on a cherché si longtemps, et qu'il possède le don de rajeunir les vieillards. Je sais qu'il m'a ragaillardisé souvent, et bien que j'aie dépassé la cinquantaine, je suis encore un homme actif, grâce à ce merveilleux agent.

Sur la carte d'un petit restaurant on lit :
Bouf à la mode.....50 centimes,
A la dernière mode...60 centimes.

Au salon :
Deux visiteurs sont arrêtés devant le portrait d'un financier.
—D'où vient, dit l'un d'eux, qu'il n'a pas de gants ?
Il n'en a pas besoin, répliqua l'autre, puisqu'il a toujours les mains dans nos poches.

—Le prince de Gotha-Trouville est arrivé ?
—Depuis hier.
—Sous le nom ?
—De Charles Durand, et accompagné de huit domestiques.
—Pourquoi faire ?
—Pour garder son incognito.